

L’Esprit en France

Guy de Maupassant

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

L'ESPRIT EN FRANCE

Il est entendu, convenu, indiscuté, que la nation française est la plus spirituelle de toutes ; que l'esprit est né sur le sol de France ; qu'il a grandi là seulement, et que si, par hasard, un étranger est spirituel, c'est uniquement parce qu'il a le bon goût de nous ressembler.

Nous parlons toujours de notre esprit, nous en mettons partout. Nous nous imaginons que l'on dit dans le monde entier : « Spirituel comme un Français ».

D'abord, qu'est-ce que l'esprit ?

Les dictionnaires ne donnent pas de définition satisfaisante. L'esprit a tant de formes, de manifestations, d'aspects différents, que toute formule est insuffisante pour l'exprimer. Je proposerai donc, pour complaire aux chauvins, cette simple définition :

« Qualité nationale française. »

Cependant l'esprit a des ennemis, même en France. Les plaisants s'écrient :

— Les ennemis de l'esprit sont ceux qui n'en ont pas.

— Pardon, il en est d'autres encore.

Un grand écrivain contemporain instruisait dernièrement le procès de l'esprit. Il l'accusait de vieillir du matin au soir, de s'évanouir comme la mousse gazeuse d'une coupe de champagne, de s'user si brusquement qu'un mot, après avoir fait trépigner la

France de joie pendant huit jours, ne fait plus même sourire la semaine suivante. On reproche à l'esprit de ne pas faire penser ; de ne produire dans l'intelligence qu'une sorte de chatouillement ayant la propriété de plisser les joues autour du nez en faisant sortir de la bouche des petits cris entrecoupés assez drôles. Enfin, on lui reproche de se gâter en vieillissant, comme les vins des mauvais crus.

⁂

Ainsi qu'Henry IV entre les deux avocats, on est vivement frappé par les arguments des deux partis. Après avoir entendu l'un, on se dit : « Il a raison. » Après avoir écouté l'autre, on se dit : « Il n'a pas tort. » Puis, tout seul, on pense : « Il faudrait pourtant voir clair. » Ne se pourrait-il point qu'on eût un peu confondu ?

Il y a l'esprit qui blanchit en vieillissant, comme le chocolat Ménier. Il y en a un autre qui ne blanchit pas.

C'est un peu comme tout le reste. Ce qui passe, c'est l'esprit à la mode, la saillie, le mot ; parce que cet esprit-là est tout d'actualité, qu'il se rapporte à des choses du moment, du jour ou de la veille. C'est ce qu'on pourrait appeler l'esprit courant.

Ce qui demeure, c'est l'esprit, dans le sens large du mot, l'esprit français, ce grand souffle ironique ou gai répandu sur notre peuple depuis qu'il pense et qu'il parle ; c'est la verve terrible de Montaigne et de Rabelais, l'arme aiguë de Voltaire et de Beaumarchais, le fouet de Saint-Simon.

La saillie, le mot est la monnaie très menue de cet esprit-là. Et pourtant, c'est encore un côté, un caractère tout particulier de

notre intelligence nationale. C'est un de ses charmes les plus vifs. Il fait la gaieté sceptique de notre vie parisienne, l'insouciance aimable de nos mœurs. Il est une partie de notre aménité.

Autrefois, on faisait en vers ces jeux plaisants ; aujourd'hui, on les fait en prose. Cela s'appelle, selon les temps, épigrammes, bons mots, traits, pointes, gauloiseries. Ils courent la ville et les salons, naissent partout, sur le boulevard comme à Montmartre. Et ceux de Montmartre valent souvent ceux du boulevard. On les imprime dans les journaux. D'un bout à l'autre de la France, ils font rire. Car nous savons rire.

Pourquoi un mot plutôt qu'un autre, le rapprochement imprévu, bizarre de deux termes, de deux idées ou même de deux sons, une calembredaine quelconque, un coq-à-l'âne inattendu ouvrent-ils la vanne de notre gaieté, font-ils éclater tout d'un coup, comme une mine qui sauterait, tout Paris et toute la province ?

Pourquoi tous les Français riront-ils, alors que tous les Anglais et tous les Allemands trouveront stupide notre amusement ? Pourquoi ? Uniquement parce que nous sommes Français, que nous avons l'intelligence française, que nous possédons la charmante faculté du rire.

Ah ! oui, la saillie vieillit vite. Qu'importe ! L'autre esprit reste.

Je me suis amusé à chercher ce qu'était autrefois, dans toute sa jeunesse, cet esprit appelé gaulois. J'ai retrouvé dans les poètes antiques ces mots qui déridaient nos ancêtres, ces lointaines gaietés des aïeux.

Tout cela m'a paru bien enfantin, bien naïf, bien bébête (pardon du mot).

Alors on riait facilement, bonnement et simplement, d'un trait grossier, brutal, lourd, sans pointe. Le mot d'esprit était un coup de massue.

Chose étrange : la Gaieté courante du dix-septième siècle différa peu de celle des deux siècles précédents.

Lisez donc les épigrammes de Racine et de Boileau. Le sel n'en est guère attique.

Au dix-huitième siècle, par exemple, l'esprit devint acéré comme une aiguille, pénétrant, méchant, mais direct et franc, sans arrière-sens détourné.

Aujourd'hui, il nous faut des raffinements, des contorsions de mots, des postures d'idées inusitées, des à-peu-près drolatiques. Le mot n'est plus une aiguille, mais une sorte de tire-bouchon.

Et voici quelques exemples des antiques gauloiseries, des moins salées, car en général elles s'accommoderaient peu avec la pudeur moderne.

Je prends parmi les meilleurs poètes.

— Du Clément Marot :

Du même :

Voici maintenant du Mellin de S. Gelais :

Et du Racan :

Et du Scarron :

Je n'en finirais point. J'en pourrais citer vingt volumes.

C'est bien bénin, n'est-ce pas, et déplorablement ennuyeux ? Ce sont les « nouvelles à la main » de l'époque, les traits à la mode, la poussière volante de l'esprit français d'alors. C'est usé.

Mais j'ai nommé tout à l'heure Montaigne ! Est-il usé celui-là ? Rabelais a-t-il cessé d'être la quintessence même de l'esprit ? Voltaire a-t-il tant vieilli ? Les mémoires de Beaumarchais sont-ils devenus illisibles ? Et combien d'autres dont l'esprit est jeune et neuf comme aux jours où ils écrivaient !

Et cette verve enragée de Molière ne nous amuse-t-elle donc plus ? Je ne parle pas de son génie scénique ; mais des mots, rien que des mots ! Son trait ne nous arrache-t-il pas le rire tout comme les meilleures pointes de n'importe quel contemporain ?

Et parmi les simples mots d'esprit, n'en avons-nous point conservé d'exquis ?

Quand on a dit de l'Académie : « Ils sont là quarante, ils ont de l'esprit comme quatre », n'a-t-on pas prononcé une parole aussi immortelle, dans sa simplicité comique, que l'immortelle assemblée elle-même ?

Et le trait suivant ne sera-t-il pas toujours joli ?

⁂

Il est vrai de dire qu'en France nous traitons l'esprit en enfant gâté ; nous lui permettons tout : il tient lieu de tout. C'est pousser trop loin assurément la complaisance et la faiblesse.

Nous le mettons à toutes les sauces, nous en jetons partout, là même où il n'aurait que faire.

Voici par exemple un homme d'un grand et indiscutable talent : M. Alexandre Dumas fils. Son esprit intarissable arrive souvent à gâter son talent. Toutes ses pièces sont si remplies de « mots » arrivant à tout propos, à tort et à travers, que souvent on est exaspéré. Le public aujourd'hui aime ça ; il rit et applaudit sans se demander si l'art véritable, si l'œuvre en elle-même ne souffrent point de cette pluie d'allusions piquantes.

Si l'auteur met en scène un père et une mère au chevet d'un enfant mourant, le père et la mère feront des mots, le médecin survenant entrera sur un mot, et si l'enfant meurt, sa dernière parole contiendra un trait, un mot, quelque chose de spirituel enfin.

Aussi, comme ce genre de pièces vieillit vite, elles se fanent à la façon des nouvelles à la main des feuilles quotidiennes. Quand on les reprend au bout de trois ou quatre ans, le public ne comprend plus ; il applaudit bien encore un peu, par respect et surtout par tradition, mais il faut changer l'affiche au bout de vingt représentations.

Nous avons eu tout récemment un exemple de la puissance de cette espèce d'esprit sur la foule.

M. Édouard Pailleron vient de faire jouer au Théâtre-Français, avec un succès éclatant, une très amusante comédie : Le Monde où l'on s'ennuie. Cela est tout à fait charmant, tout à fait gai, agréable au possible ; mais… mais il y a trop d'esprit… courant, et pas assez d'autre chose.

On rit franchement ; je l'avoue. Pourquoi rit-on ? Parce que cette œuvre est pleine d'actualité. On a vu tout le temps des allusions, voulues ou non, à des gens connus. Le public est parti là-dessus, saisissant ou croyant saisir les moindres intentions ironiques, soulignant les nuances, éclatant d'enthousiasme à chaque trait. On se disait :

— Vous avez reconnu M. X… ? Est-ce assez ça ?

— Et M B… ? Est-elle ressemblante ?

Et on riait, on riait à se tordre.

Mais quand M. X… sera mort, quand M B… sera morte, l'autre public, le suivant, comprendra-t-il ? Reprenez un à un tous les mots de cette pièce : chacun semble une actualité de journal, une allusion à des choses d'hier et d'aujourd'hui. Il faut être initié pour comprendre et pour rire. Que restera-t-il de cette œuvre ? Attendons-la, dans trois ans seulement, sur la scène du même théâtre !

Lisez à côté de cela quelque chose de Marivaux, par exemple, de Marivaux, le précieux, le maniéré ; il vous amuse encore, il vous amusera toujours, parce qu'on sent couler en lui ce vif, alerte, exquis, éternel esprit français, qui est le sang même de notre littérature.

Donc, l'esprit est un de nos charmes, une de nos grandeurs, une de nos gloires, mais à force de l'aimer, nous lui donnons des proportions de vice, et nous finissons par mêler l'esprit courant avec l'esprit impérissable des vrais maîtres, mettant l'un à la place de l'autre, confondant le cri drôle d'un gavroche avec le mot

immortel d'un Voltaire. Nous grimaçons souvent en croyant rire. N'est-ce point un peu cela qui a fait dire à Schopenhauer :

« Le reste du monde a les singes, mais l'Europe a les Français. »

guy de maupassant.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Esprit_en_France. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.